

De Vita sua, Nina G. Garsoïan,

Un itinéraire en Persarménie.

Mazda Publishers, Costa Mesa, California, 2011. 238 pages.

Nina G. Garsoïan est la fondatrice de la chaire d'Histoire de l'Arménie pré-moderne à l'université de Columbia. Comme il arrive un jour que les historiens, eux-mêmes, découvrent qu'ils ont été part de l'Histoire, Mme Garsoïan publie sa biographie qui est aussi un récit au sein des vicissitudes de l'Histoire (Née le 11 avril 1923, l'auteur naquit au sein de l'aristocratie arméno-géorgienne de Tiflis, dans un milieu culturel sans défiance à l'égard du voisin du Nord, la Russie des tsars, ni du voisin du Sud, la Perse des derniers Qâdjârs, un Caucase proche de celui de Lermontov, puis ce sera l'arrivée dans l'Europe de Stefan Zweig, et puis le départ pour l'Amérique du New Deal).

Mais ce qui nous intéresse ici c'est l'itinéraire d'une chercheuse dans le domaine pointu de l'étude du duo singulier que furent l'Iran et l'Arménie de l'Antiquité tardive. C'est-à-dire l'occidental et l'oriental comme précisait ainsi le byzantiniste Gilbert Dagron (1932-2015) : *«l'Oriental, c'est l'autre, le demi-frère iranien auquel l'Arménie a pourtant emprunté des pans entiers de sa culture et de son organisation sociale, et dont elle était si proche qu'elle risquait l'assimilation politique»*.

La rencontre de N. Garsoïan avec l'Iran commence tôt, puisque, comme elle le relève c'est un archevêque arménien au prénom évocateur, Vramshapuh Kibarian, qui lui donne le baptême de prédestination. Une fois arrivée aux Etats-Unis, dotée de la citoyenneté américaine le 5 juin 1939, elle suit, entre autres, les cours d'Arthur Upham Pope (1881-1969), historien de l'art iranien, à l'origine de l'Asia Institute, et dont Reza Shah aurait suivi les travaux. Mais ce n'est que plus tard, à 28 ans, que l'auteur s'engage dans les études historiques. En effet, pianiste professionnelle elle dut renoncer à cette carrière à la suite d'un accident lui broyant le médus droit. Elle se lance dans un doctorat ayant pour sujet les Pauliciens sous la direction d'Élias Bickerman (1897-1981) de Columbia, connu pour ses recherches sur l'Orient hellénistique. Dans les années 1961-1962 elle suit à Paris les cours d'iranologie d'Emile Benveniste (1902-1976) qui lui permettent d'approfondir ses connaissances linguistiques. Ce qui fait qu'elle pourra travailler avec Anahit Perikhanian (1928-2012), le *Mātakdān-i hazār dāstastān* (*The Book of a Thousand Judgements, A Sasanian Law-Book*), qu'elle traduira de la version russe.

Ce n'est finalement qu'en décembre 1970 que Nina G. Garsoïan pourra visiter l'Iran, à partir d'Erivan, en y prenant le train pour Téhéran. Son parcours du pays

est celui qu'on fait classiquement : Téhéran, Qom, Ispahan, Nor-Djulf, Chiraz, Persépolis. On note la forte impression que font à l'auteur les bas-reliefs sassanides de Naqsh-e Rostam et de Naqsh-e Rostam : « *The sight of the overpowering majesty of these monuments finally crystallized my growing interest in ancient Armenia's great eastern neighbour...* » Il est exact qu'on ne peut rester pas indifférent devant l'étrange puissance qui émane de ces rois cavaliers sassanides aux chevaux volontairement sculptés massifs. L'auteur en tire une réflexion qui orientera désormais ses recherches : du côté sassanide, il existe peu de textes, mais des monuments, des matériaux, et du côté arménien peu de monuments antiques, mais beaucoup de textes. Ainsi le matériau iranien pourrait illustrer les chroniques arméniennes. Cette observation vint peu après une rencontre avec Spyros Vryonis qui fut déterminante pour de Nina G. Garsoïan : « *il y a deux voies pour les universitaires : soit re-balayer les terrains familiers, c'est utile et tout-à-fait confortable, mais pas très excitant. L'autre est celle des chemins buissonniers. Là, quand on est dans le vrai, vous êtes vraiment comme Dieu au septième jour, vous avez vraiment contribué à la recherche. Si vous avez tort, certes, vous c'est la fange ...* » : « *Spyros' words suddenly brought my own preferences into focus. I too have been an iconoclast walking cautiously but on the wild side irrespective of consequences, which have not always been pleasant, but which were on the whole more satisfactory than the sterility and boredom of the traditional beaten path.* »



Nina G. Garsoïan. La méthode de l'artichaut : *pénétrer une culture jusque dans ses détails.*

En fait Nina Garsoïan s'était engagée « *on the wild side* » quelques temps avant d'avoir enregistré le conseil de Spyros Vryonis (qui date de 1969) : en 1967, comme

introduction à l'orientation de ses recherches, c'est la parution dans la *Revue des Études Arméniennes* de l'article fondamental « *Politique ou orthodoxie ? L'Arménie au quatrième siècle* ». Il s'agissait de mettre de l'ordre dans l'emploi des sources. Ce défi Nina Garsoïan le justifiera 12 ans plus tard en citant Gérard Garitte qui prêchait ainsi la prudence : « *Autour de ce livre énigmatique [Le livre d'Agathange] s'est abattue Ab Oriente et Ab Occidente une masse redoutable d'hypothèses éphémères, de systèmes contestables, de polémiques sans objets, de trouvailles illusoires et de problèmes qui n'en sont pas : L'histoire des origines de l'Eglise arménienne est (...) devenue une des zones dangereuses de l'érudition, où des « champions de causes perdues » (...) continueront de batailler par habitude quand l'inanité de leurs disputes sera devenu claire aux yeux du monde entier. Tout travailleur consciencieux se doit de ne pas s'immiscer inutilement dans ces querelles à n'en plus finir.* » Dans son article N. Garsoïan confronte Ammien Marcellin et Fauste de Byzance sur la nature des rapports avec Rome des souverains arsacides arméniens, Diran, Arshak et Pap. Les trouvailles ne sont pas « *illusoires* ». Il apparaît qu'avant 387, dernier partage de l'Arménie entre la Perse et Rome, l'instabilité du camp romain était alimentée par la querelle entre Arianisme et Orthodoxie, soumettant les souverains arméniens à un jeu de loyauté fragile face aux empereurs ariens, de Constance à l'avènement de Théodose (337-380).

Déjà en 1969 sur la piste de Narsès le Grand, entre Ctésiphon et Constantinople (« *Quidam Narseus ?, a note on the mission of St Nerses the Great* », *Armenia* 1969, St Lazare, 1969), en 1973, Nina G. Garsoïan, dans la *Revue des Études Arméniennes* (10, 1973), évoque le rôle du clergé chrétien auprès des souverains sassanides avec : « *Le rôle de la hiérarchie chrétienne dans les rapports diplomatiques entre Byzance et les Sassanides.* » On y découvre combien le roi des rois a toute confiance dans les catholicos que relèvent de la Perse. Sur le plan des rapports diplomatiques les Sassanides prisent avant tout la technicité des ambassadeurs et des négociateurs, plus que les questions d'étiquette, certes, illustrées par la réception désastreuse des envoyés de l'empereur Tibère venus à Ctésiphon auprès d'Hormizd IV, pour ces motifs. Étaient diplomates, hommes de loi, érudits polyglottes, médecins, militaires, évêques. Et ce furent les évêques qui furent les plus appréciés chez les Sassanides dans leurs pourparlers avec les voisins occidentaux de l'empire. Ainsi Khosrow I Anôshârvân employa dans ces missions les évêques de Sura, Sergioplois, Béroé, Apamée... Ce furent des conseillers avisés : l'évêque Barsauma fut chargé de travailler au tracé des frontières avec les Arabes, le catholicos Sabrishô et les évêques de Mossoul et de Nisibe figurèrent dans le train d'équipage de Khosrow II Parvez parti à la conquête de Nisibe. Avant tout les évêques de Perse, outre leur savoir-faire, étaient des légitimistes et étaient attachés aux intérêts de la couronne sassanide. C'est dans ce cadre que Nersès le Grand patriarche des Arméniens, lui-

même de sang arsacide, se trouva en 358 envoyé à la tête d'une mission auprès de Shâhpuhr II par l'empereur Constance. Nersès sut atténuer la violence du roi des rois alors en position de force. A ce propos N. Garsoïan nie le retournement d'Arshak II, souverain arménien allié du Romain, et sa participation à la campagne d'Amide de Shâhpuhr II (359), car, précisément la sécurisation de la frontière au Nord (l'Arménie) aurait été un succès de la diplomatie de l'empereur Constance et le fruit de la mission efficace du catholicos Nersès. On note qu'en 387 ce fut au tour du catholicos Sahak I de mener des négociations entre Varamshapuhr et Shâhpuhr II, d'une part, et l'empereur Théodose.

Cette confiance du roi des rois dans le clergé chrétien de Perse est fondée aussi sur la fermeté de la loyauté de la population chrétienne elle-même au cœur de l'empire sassanide ; ainsi les habitants en majorité chrétiens de l'Arzadène refusèrent de seconder la révolte des Arméniens en 572. Les chrétiens qui suivirent le *credo* de Constantinople se trouvèrent *de facto* déloyaux au roi des rois. Ceux de Perse de leur côté (pour l'essentiel hérétiques nestoriens) sont quasi hors la loi à Byzance de par les codes de Théodose et de Justinien. De même on remarque que l'empereur Jovien, orthodoxe, abandonna aux Sassanides, en 364, l'Arménie maintenue dans l'hérésie arianiste depuis l'empereur Constance.

En 1976 Nina Garsoïan publie sur la question de la place de l'Arménie dans l'Iran l'article qui fait le point : « *Prolegomena to a study of the iranian aspects in arsaqid Armenia* » (Handès Amsorya, Vienne, 90, 1976). N. Garsoïan rappelle d'emblée la grande inscription de Darius (521-486 avt J.-C.) à Behistun : « *Voici les pays qui me sont revenus par la faveur d'Aburamazada, j'en suis leur roi : Perse, Elam, (...), Médie, Arménie, Cappadoce, Parthie...en tout XXIII provinces.* » Si Darius cite l'acquisition de l'Arménie par conquête, la littérature classique (Tacite, Dion Cassius) fera de l'Arménie une partie du domaine ancestral de l'Iran. Mais dans l'inscription de Suse l'Arménie est franchement citée comme partie de l'Erânshahr. Mais les Sassanides (rétraction de l'Erânshahr) considérèrent l'Arménie comme territoire du non-Iran (Anêrân) (inscription du grand mage Kirdîr) mais Shâhpuhr II (240-272 après J.-C.), en tant que souverain, dans l'inscription de la Ka'ba yé Zardûst, énonce : « *l'Empire Arien dont les provinces et les pays sont (...) l'Arménie...* » Ceci est à tempérer par Richard Frye (Persia): « *La Transcaucasie faisait partie de son empire (...) (bien que) Shâhpuhr n'héritait pas de son père mais s'en empara par conquête* ». En radical, le grand mage Kirdîr ne pouvait voir en l'Arménie qu'une terre quasiment arsacide, attachée aux anciens dieux des Arsacides, Vahagn, Anahita... Le fossé entre l'Arménie et l'Iran fut au temps des Sassanides fait du dossier religieux et de l'opposition des sangs royaux. Certes le

principe de réalité, sur le plan politique, celui du souverain, s'imposait, ainsi Shâhpuhr II traitait Arshak II de « frère », de « fils ».

En 1981, N. Garsoïan poursuit le travail commencé en 1976 dans ses *Prolegomena* avec *The locus of the Death of Kings : Iranian Armenia The inverted Image* (in *The armenian Image in History and Literature*, Ed. Richard. G. Hovannisian, Malibu, 1981.) L'auteur y revient sur les inscriptions du grand mage Kirdîr (KKZ, KNR, KSM, KNRb). Dans ces textes le mage Kirdîr déploie sa logique : Antioche, le Pont, l'Arménie, la Géorgie, l'Artsakh sont en Anêrân bien qu'étant conquis par Shâhpuhr. Cela déplace la définition de l'Erânshahr d'une notion purement administrative à une notion de territoire religieux. Le « point de vue clérical » de Kirdîr s'oppose à la vision impériale du roi des rois. N. Garsoïan reprend les auteurs classiques et constate que les liens Iran-Arménie remontent aux origines de l'empire achéménide. Les exemples sont nombreux : Hérodote signale Artochmés, gendre de Darius, est gouverneur d'Arménie, Orontès et Hydarnès, satrapes d'Arménie, y créent des lignées. La thèse de René Grousset qui voyait en l'Arménie la terre d'apanage du dauphin du roi des rois paraît confirmée par le fait que Darius III Codoman et Narsêh (en 293 après J.-C) régnèrent sur ce pays avant de monter sur le trône de l'Erânshahr. Autre élément : le roi d'Arménie a place sur le divan du roi des rois (Fauste de Byzance). Dans cet article N. Garsoïan revient de nouveau sur l'originalité arménienne : si l'Arménie rejette le mazdéisme, elle ne rejette pas pour autant l'imaginaire iranien. Ainsi le *xwarrah* des souverains arméniens a tout de celui des rois des rois ; c'est la devise qui a la tonalité de la « pensée magique » qui est le Saint-Chrême des souverains sassanides : «fortune et gloire», «*baxt u xwarrah*» (en arménien «*baxt u p'ark'*»). Le souverain règne avec pour horizon : «*baxt u xwarrah*».

En 1982, N. Garsoïan présente une relecture du mythe de Tiridate à la lumière du contexte culturel iranien, dans *The iranien substratum of the Agat'angelos cycle* (in *East of Byzantium. Syria and Armenia in the formative period* p. 151-189), cet éclairage en isole une tout autre nature que le récit de première lecture. L'auteur relève encore ici le défi lancé par Gérard Garitte. Dans le mythe de Tiridate deux points ressortent : la métamorphose du souverain en sanglier (et non en bœuf comme Nabuchodonosor cité par les sources en référence), la notion du « roi vaillant ». Selon N. Garsoïan la permutation du bœuf par le sanglier suggère une résurgence avestique, et ceci s'expliquerait par le statut sacré du « Gâv » dans les Gâthâs. Le *gâv* ne peut être un animal d'abjection. L'autre aspect iranisant est la nature « vaillante » de Tiridate qui tient de la vaillance de Rostam. De k'adj Trdat à K'adj Vahagn il n'y a qu'un pas. Le Varhân avestique, Varahân-i Pêrôrgar, compagnon du solaire Mithra, est celui qui couronne et protège le roi des rois. Or Varhân a dans ses pouvoirs de transformer

en diverses entités, dont sept animaux parmi lesquels *varaz*, le sanglier. D'où la hure comme figure héraldique des Sassanides, présente, par exemple, sur le sceau de Shâhpuhr II. Autre caractère iranisant de l'imagerie du mythe de Tiridate qui pourrait n'apparaître qu'un détail : les roseaux. Les roseaux dans lesquels se vautre Tiridate transformé en sanglier dans le récit donné par Agathange illustrent en fait une réalité zoologique (c'est en effet le biotope du sanglier au Proche-Orient), au-delà, dans l'imaginaire religieux : ce sont ces roseaux qui, enflammés donnent naissance à Vahagn (et Moïse de Khoren l'atteste). L'article est accompagné de 135 notes érudites d'une densité et d'une qualité qu'on n'avait plus vues depuis R.P. Festugière.

Dans deux leçons présentées au Collège de France, en 1993, N. Garsoïan résume et apporte de nouveaux éléments à ses travaux sur Iran et Arménie (Nina G. Garsoïan et J.-P. Mahé, *Des Parthes au califat, quatre leçons sur la formation de l'identité arménienne*, Ed. de Boccard, 1997). C'est la lecture du palimpseste iranien au travers de la façade que donne à voir l'Arménie des premiers siècles chrétiens. Le poids du modèle aristocratique iranien comme modèle d'idéal est patent selon N. Garsoïan qui cite, outre la formule royale «*baxt u p'ark'*»/«*baxt u xwarrah*», l'organisation de la noblesse (où le roi est *primus inter pares*), le principe de primauté de la forteresse sur la ville, les costumes civils et les équipements militaires, le mode de vie (chasses et banquets, réserves de gibiers –«*paradis*»-) et les institutions. A ceux-ci s'ajoutent, déjà vu, le sanglier mythologique Vahagn, alter-ego de Mithra, dans la métamorphose du roi Tiridate IV.

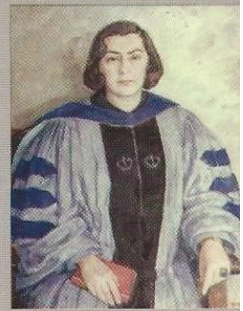
Malgré la sympathie de la noblesse arménienne pour le paganisme signalée par Fauste de Byzance (IV-LI), l'échec des Sassanides à imposer le mazdéisme à l'Arménie fut total. Cet échec s'accompagna du côté sassanide à l'essor du nestorianisme dans l'église de Perse créant ainsi une rupture des ponts même entre Chrétiens. La révolte de 481 obligera la Perse à rendre à l'Arménie son autonomie religieuse (485), c'est ainsi que N. Garsoïan explique que l'historiographie arménienne, désormais, mettra de côté le versant iranien de sa chronique, présentant l'Arménie comme citadelle avancée de l'Occident.

De

Vita

Sua

Nina
Garsoïan



Biography and Autobiography

Dr. Nina Garsoïan's memoirs reach beyond the revelation of a multifaceted life beginning with memories of the Paris émigré world with its memories of the vanished society of Imperial Russia into which she was born and moving to the United States to which she was transported as a child and came to participate in the exciting cultural life of wartime New York with its vivid personalities of European refugees. It is also a story of transition and evolution in the academic world to which she turned after an accident made all thoughts of her first intended musical career impossible. As the creator of the first Chair in pre-modern Armenian History at Columbia University, the first female Dean of the Graduate School at Princeton, and through her familiarity with Europe, the Soviet Union and the Orient gained from continuous travels as a scholar and trustee of the Ford Foundation, she witnessed both the changing position of university women and the transformation of Armenian studies away from a purely Eurocentric approach. In so doing she spearheaded a more balanced interpretation of the ancient confrontation between the largely incompatible eastern and western societies which interestingly foreshadowed modern developments.

For anyone interested in the effect on people's lives of the events of the 20th century, and the recent history of Armenian Studies, this autobiography is essential reading.

Order from your bookstore, or from
MAZDA PUBLISHERS, Inc.
P.O. Box 2603
Costa Mesa, CA 92628 U.S.A.
www.mazdapub.com





Nina G. Garsoïan, Pr Dikran Kouyoumdjian, Dr. J.-M. Thierry (1988)

**

*